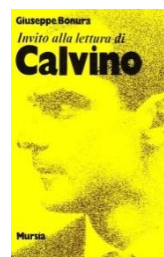


commentaires de lecture des 21 septembre et 18 octobre 2021

BONURA Giuseppe, *Invito alla lettura di Calvino* (1972, Mursia, 200 p.)

L'ouvrage se présente comme une « biographie intellectuelle » d'Italo Calvino. Bien organisé, il propose une triple chronologie : les jalons de la vie de Calvino, ceux de la vie intellectuelle et littéraire, et ceux de l'histoire et des événements politiques. Quatre grandes rubriques partagent le partage : Vie, Les œuvres, Thèmes et motifs, Italo Calvino critique littéraire.



La première partie déroule la vie de Calvino, dans ses interactions et avec la vie intellectuelle et littéraire, non seulement italienne, mais française, voire internationale, et avec la vie politique. Dans les deux cas, on voit combien Calvino s'écarte des positions figées, qu'il s'agisse de la rigidité du parti communiste, de la domination du néo réalisme, ou des exclusions comme celle de l'hermétisme. Toute l'œuvre est traversée par des tensions entre des pôles opposés, la ville et la nature, l'approche scientifique de la nature, ou l'appréhension sensorielle, la description minutieuse « à la loupe » et la prise de point de vue à l'échelle cosmique. L'interrogation politique, métaphysique et éthique du monde passe par la fable. Par l'imaginaire qui permet de reconfigurer le monde, l'écrivain pose un véritable acte révolutionnaire, il ouvre la voie des possibles.

Les thèmes et les motifs énoncés traversent l'œuvre de Calvino et y inscrivent la tension entre le bien et le mal, entre la violence et l'opposition à la violence, les relations de pouvoir et de domination, l'interrogation sur la nature de l'homme, la construction du point de vue de l'écrivain. Tout concourt dans cette œuvre si riche et si complexe, derrière l'amusement et la fantaisie, à une remise en question générale et fondamentale.

L'ouvrage de Bonura est à la fois riche d'enseignement, bien structuré et facile à lire. La langue est très abordable, et la lecture progresse aisément. Pour les amateurs d'Italo Calvino on ne peut que le conseiller.

Elisabeth GRIMALDI

CALVINO Italo (1923-1985) *La journée d'un scrutateur* (Folio 2013, trad. Gérard Genot, 110 p.)

L'auteur « de ce récit pas très long, où il ne se passe pas grand-chose », selon lui, décrit la journée d'un scrutateur. C'est un pamphlet contre les aspects les plus absurdes de notre société.

Le scrutateur, Amerigo Ormea, est inscrit au parti communiste. Les élections se passent dans un ancien hospice, siège de bien des souffrances. Il est très difficile d'analyser ce livre (enfin pour moi), car toutes les phrases ont leur importance, et à moins de le transcrire dans sa totalité on passe à côté de beaucoup de subtilités.

Il y a d'abord l'organisation du lieu de vote, puis la description des électeurs. Le parti de la Démocratie Chrétienne va faire voter contre la gauche au pouvoir des délaissés de la société. Le narrateur, pour supporter une ambiance aussi terne, s'imagine avec sa belle maitresse. Un moment de bonheur. Il apprend alors qu'il va être père, ce qui ne l'enchant pas du tout. Dans ce monde de douleur, il refuse la responsabilité de la procréation.

Les portraits des électeurs recrutés par les religieuses, tous plus ou moins anormaux, sont édifiants : la lie de la société, en quelque sorte. Le récit fourmille de détails parfois pesants à lire. Toutes les procurations délivrées par les sœurs sont fausses. Quelles ignominies, quelle bassesse, quelle douleur ! Nous ne connaissons pas le résultat de ce scrutin.

Geneviève BONNEFOY

CALVINO Italo (1913-1985), *La giornata d'uno scrutatore* (Einaudi, 1963, Mondadori 2011, 80 p.)

Conçu dans les années '50, cet ouvrage que Calvino publie en 1963, après une longue et difficile gestation, n'a rien perdu de sa virulence. Il raconte la journée d'un scrutateur, Amerigo Ormea communiste, qui s'est vu attribué le bureau électoral du Cottolengo, institution religieuse qui recueille les personnes atteintes d'idiotisme que l'on n'appelait

Italo Calvino
La journée
d'un scrutateur



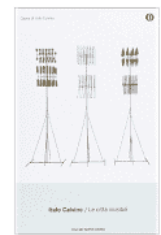
folio



pas encore handicapés. Et qui, comme tous les citoyens, ont le droit et le devoir de voter. Surtout au moment où il s'agit pour le parti au pouvoir de faire passer la « *legge truffa* » qui accorderait les deux-tiers des sièges au parti qui obtiendrait 50 pour cent des voix plus une. La chasse aux voix est ouverte... Amerigo Ormea est là pour faire respecter la légalité. Comme Calvino qui, par deux fois, fut amené à découvrir cette « *Italie cachée* » à qui l'on fait jouer la comédie de la démocratie. Une première fois le 7 juin 1953 comme candidat du Parti Communiste, la seconde fois en 1961. En tant que scrutateur il passe alors deux jours dans le Cottolengo et en ressort si indigné qu'il renvoie le moment de témoigner pour réfréner les anathèmes contre la Démocratie Chrétienne capable de tous les abus. Pour dénoncer l'imposture il renonce au pamphlet en choisissant d'écrire quelques années plus tard un récit percutant qui s'interroge sur le fonctionnement des institutions, sur les limites du jeu démocratique, sur le pouvoir qu'il soit religieux ou civil, sur le sens et les limites de la procréation, sur l'euthanasie. Calvino pose un regard clinique mais non dénué d'empathie sur le monde de ces « déficients » utilisés comme instruments à des fins électorales. La question la plus poignante est aussi de savoir où commence et où finit l'humain. « *L'humain arrive où arrive l'amour* » nous dit Calvino. « *Ses limites sont celles que nous lui donnons.* »

Louissette CLERC

CALVINO Italo (1913-1985), *Le città invisibili* (Einaudi, 1972, Mondadori, 2002)



Italo Calvino s'installe à Paris en 1967 et y restera jusqu'en 1980. Il s'intéresse à la sémiologie et participe à deux séminaires de Roland Barthes. Il fréquente Raymond Queneau, qui le présentera à d'autres membres de l'Oulipo, dont Georges Perec. Il est coopté en 1973 *membre étranger* de ce groupe littéraire, qui se caractérise notamment par le goût de ses membres pour toutes les formes d'écriture à contraintes.

Trois des livres de Calvino, dont *Le città invisibili*, appartiennent au "système combinatoire des récits et des destins humains". Le livre est structuré en 9 chapitres de 5 petits récits, à l'exception du premier et du dernier qui en comptent chacun 10, soit au total 55. Chaque récit, en moyenne d'une page chacun, est la tentative de décrire une ville en faisant ressortir la perception que pourrait en avoir un voyageur à sa première approche.

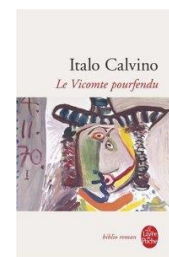
Il s'agit de villes supposées visitées par Marco Polo, ambassadeur de Kubilai Khan, et dont il fait le rapport à son retour de voyage dans les provinces les plus éloignées de son immense empire. On ne sait pas si telle ou telle ville est imaginaire ou si finalement elles le sont toutes. Le khan lui-même se met à supposer que Marco Polo ne les a peut-être jamais visitées. Chaque chapitre est précédé et se termine par un échange entre Kubilai Khan et Marco Polo, qui donne des indications sur les récits et livre de possibles clefs de lecture.

Les 55 villes sont cataloguées en onze thèmes : les villes et la mémoire, les villes et le désir, les villes et les signes, etc. La logique qui préside à leur succession consiste en la combinaison d'une métrique poétique et d'une méthode mathématique, combinaison parfaitement inaccessible à un non initié.

Plus simplement, si on laisse de côté la logique combinatoire et qu'on lise l'œuvre par extraits, on peut y prendre un grand plaisir. L'écriture est presque froide mais limpide, sans fard, finalement très agréable. Les descriptions sont poétiques et l'auteur laisse transparaître son amour pour toutes les villes, qu'elles soient d'un prime abord attachantes ou rébarbatives. Il transmet un message de civilisation, sans se bercer toutefois d'illusions.

François GENT

CALVINO Italo (1913-1985), *Le vicomte pourfendu* (1955, Albin Michel, 120 p., trad. J. Bertrand, titre it. *Il visconte dimezzato*, 1952)



L'auteur a débuté dans les Lettres par un livre sur la Résistance vue par les yeux pleins de poésie d'un enfant. La poésie et le fantasme sont d'ailleurs les caractéristiques de l'œuvre d'Italo Calvino. *Le vicomte pourfendu*, paru en 1952, est l'un de ses premiers livres et fait partie d'une trilogie intitulée *Nos Ancêtres*, avec *Le baron perché* et *Le chevalier inexistant*. Italo Calvino, en plus d'avoir été l'auteur de nombreux ouvrages tout au long de sa vie, a aussi beaucoup écrit pour le cinéma. Au regard de sa fantaisie, pas étonnant qu'il ait été membre de l'OULIPO.

Le vicomte pourfendu est le récit complètement loufoque de la destinée du vicomte Médard de Terralba, pourfendu par un boulet de canon à la guerre et dont une moitié revient dans son château. Ses sujets vont vite faire les frais de cette « mauvaise » moitié du vicomte, qui ne supporte pas les êtres et les choses dans leur entité et qui se sent donc obligé de les couper en deux. Médard de Terralba

fait ainsi régner la terreur dans son fief, mais c'est sans compter la réapparition de son autre moitié qui, elle, au contraire, est bonne et n'a de cesse que de réparer les dégâts de son alter ego, en semant l'amour sur son passage. Pourtant, à la longue, cet excès de bienveillance va également incommoder le quotidien des villageois. Entre les deux demi personnages, va se greffer l'amour de Pamela la chevreuse. Le dénouement de l'histoire sera tout aussi déjanté que le début. Cet écrit est une allégorie qui pointe la dualité de l'être humain, oscillant entre le bien et le mal, dénonçant que trop de bonté peut se révéler presque aussi pervers que la méchanceté.

Marie SALADIN

CALVINO Italo (1913-1985), *(Marcovaldo o le stagioni in città* (Einaudi, 1963, Mondadori, 2002, 130 p.)



Manœuvre pauvre chargé de famille dans l'Italie d'après-guerre, Marcovaldo tente de tirer des manifestations de la nature en ville quelques avantages matériels. Ses entreprises sont presque toujours vouées à l'échec, mais il ne se décourage pas. A travers les vingt nouvelles qui s'égrènent au fil des saisons, nous le voyons transformer la réalité à la mesure de ses rêves : la nature qu'il observe avec passion et acuité offre un tremplin à son imagination. Par exemple les piqûres d'abeilles deviennent un remède contre les rhumatismes, le lapin cobaye du laboratoire, un mets de choix... La catastrophe est évitée de justesse ! La fantaisie, l'inventivité, le comique de situation frôlent le surréalisme. Cela permet au héros d'échapper fugitivement à sa condition misérable et conquérir une forme de liberté. Les autres personnages, caricaturaux, stéréotypés jusque dans leurs noms, renforcent l'effet comique.

En même temps que la pollution la publicité et la consommation, l'urbanisation s'intensifie dans une Italie qui peu à peu s'enrichit : la ville enserre les citadins dans un étau dont seul Marcovaldo semble être conscient. Mais pareil aux « chats obstinés » de l'un des récits, son génie inventif continue de résister.

Nature et ville, indissociables dans le sous-titre comme dans les nouvelles du recueil, transportent le lecteur dans un monde où le prosaïque côtoie le poétique par des images, des ruptures de ton et de vocabulaire. L'issue, pourtant négative, de certains récits se dissout dans un halo de poésie.

Un ensemble d'aventures extravagantes qui ne peuvent que divertir les jeunes lecteurs comme les adultes mais suscitent à coup sûr la réflexion de ces derniers.

Danielle FUSTÉ

CALVINO Italo (1913-1985), *Sous le soleil Jaguar* (Seuil, 1990, 80 p., trad. Jean-Paul Manganaro, titre original : *Sotto il sole giaguaro* Garzanti, 1986)



Le projet initial d'Italo Calvino était d'écrire un livre de récits sur le thème des cinq sens. Il n'aura pas eu le temps de mener cette œuvre à son terme puisqu'il n'en écrira que trois : un sur l'odorat, un sur le goût, un sur l'ouïe.

Dans le premier récit "Le nom, le nez", nous suivons un riche client d'une parfumerie à la recherche d'une femme mystérieuse rencontrée lors d'un bal masqué et dont il ne connaît que le parfum. Ce récit est une variation sur le thème de l'odorat, où à trois époques très différentes de l'histoire de l'humanité, un mâle/homme aime une femelle/femme qu'il différencie de toutes les autres grâce à son odeur, qu'il perd puis retrouve dans des circonstances dramatiques.

Le deuxième récit "Sous le soleil jaguar" est celui que Calvino avait choisi pour donner son nom à l'ouvrage. Le narrateur et son épouse sont en voyage au Mexique. Leur couple traverse un moment difficile, ils communiquent peu et mal, ils n'ont plus de relations physiques. Toute la sensualité et la sensibilité d'Olivia, la femme, sont uniquement tournées vers la gastronomie mexicaine, sa richesse et sa flamboyance. La nourriture est devenue leur seul sujet de conversation, de partage et de complicité. Au fil de leurs visites de temples et de pyramides, ils apprennent que les victimes des sacrifices humains étaient probablement mangées lors de cérémonies rituelles secrètes. Chacun s'imagine alors dévorant l'autre ou en étant dévoré et ces fantasmes raniment leur intimité. Calvino compare tout rapport amoureux au "processus d'ingestion et de digestion du cannibalisme universel".

Dans le troisième texte, "Un roi à l'écoute", un souverain est condamné à rester assis sans bouger sur son trône sous peine d'être destitué. Il ne connaît de son palais et de l'extérieur que leurs bruits. Chaque son est source d'anxiété : un bruit discordant, un silence trop grand, un rythme trop régulier peuvent signifier une menace ou au contraire qu'il se passe quelque chose, qu'il est enfin libre. Il ne perçoit de l'extérieur qu'un vrombissement, un chuchotement, un bourdonnement, parfois des fanfares, processions, hymnes ou marches funèbres. Seule une voix de femme trouve écho en lui. Même la révolution ne sera que souffles, craquements, hurlements et détonations.

Chacun de ces textes, à la limite du fantastique ou du surréalisme, d'une incroyable richesse lexicale,

parle de perte, de recherche et d'attente et questionne le pouvoir de nos sens comme de notre inconscient.

Sylvie MARY

CALVINO Italo (1913-1985), *Ultimo viene il corvo* (1949, Mondadori, 2016, 230p.)

L'histoire est écrite au passé. L'action se déroulerait vers 1944 dans le contexte de la Résistance des partisans contre le régime fasciste allemand. Elle met en situation la confrontation dans une forêt non identifiée d'un jeune résistant italien avec un soldat allemand. On ne saura rien de ce jeune garçon sinon que sa bravoure au tir lui vaut d'être enrôlé dans un groupe de partisans. Le récit met en scène, à travers un crescendo haletant et dramatique, le passage d'une innocente situation bucolique à la précipitation dramatique de la guerre.



Le corbeau qui prête son nom et son symbole au titre du recueil reste l'acteur dominant de cette courte histoire qui dure deux jours seulement. On ne saura rien non plus du soldat allemand dont le point de vue final fera office de conclusion.

La forme écrite si originale d'Italo Calvino sous-tend la progression dramatique et le suspens. On ne connaîtra pas l'identité du narrateur. On est dans le monde de la métaphore, de la poésie, de l'expression dramatique, suivant le regard de l'auteur qui se focalise sur d'infinis détails du cadre naturel des différentes scènes.

L'apparente distance du récit par rapport au drame ne nous fait que mieux sentir l'absurdité de la guerre et les paradoxes de la nature humaine en faisant évoluer le lecteur entre deux mondes. Le tout selon un style analytique, précis et incisif.

Anne-Marie AUDUBERT